Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 56 (1927)

Heft: 3

Artikel: Pestalozzi

Autor: Horner, Raphaël

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039279

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LVIme ANNÉE. N° 3. 1er FÉVRIER 1927.

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. — Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique,* Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer sans le N° du 1er doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent, et ceux qui dont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque IIa 153.*

Le ***Bulletin pédagogique*** *et le* ***Faisceau mutualiste*** *paraissent le 1er et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du* ***Bulletin*** *et 5 du* ***Faisceau****.*

SOMMAIRE. — *Pestalozzi.* — *Pestalozzi, père des pauvres.* — *Leçon pratique sur Pestalozzi.* — *Communications du Dépôt central du matériel scolaire, section A.*

PESTALOZZI

Pourquoi la Suisse a-t-elle résolu de célébrer le (centenaire de) la mort de Pestalozzi ? Quels sont donc les titres de cet homme à l'hommage public de notre respect et de notre gratitude ? On ne saurait le contester, ces titres sont nombreux et incontestables, mais avant de les rappeler, esquissons, à grands traits, la vie de notre illustre compatriote.

Henri Pestalozzi naquit à Zurich, le 12 janvier 1746. Sa jeunesse se passa en grande partie à chercher sa vocation. C'est ainsi qu'il fit d'abord ses études littéraires au collège de sa ville natale, dans le but de se vouer au ministère pastoral. Mais il changea bientôt d'avis et se livra à l'étude de la jurisprudence, pensant remplir plus tard un emploi public et jouer peut-être un rôle politique dans son canton. Il renonce encore à cette carrière pour se faire agriculteur et il passe, à cet effet, un certain temps auprès d'un des meilleurs agronomes connus en Suisse à cette époque. Il se propose d'épouser, un peu plus tard, Anna Schulthess et c'est à l'exploitation d'un domaine qu'il demandera les ressources nécessaires à son futur ménage.

Dans ce but, il fait un emprunt et achète, près de Brugg, une

ferme qui recevra le nom de Neuhof. Il avait alors 23 ans. Mais les cultures qui devaient rapporter de gros profits, la garance surtout, ne réussirent point. Les créanciers, devenus inquiets, réclamèrent leur argent et provoquèrent une liquidation. Cependant, Pestalozzi conserva son domaine ; mais il n'avait plus ni argent, ni crédit.

Ce fut là une première déconfiture financière. Elle sera suivie de plusieurs autres. Dans les affaires, Pestalozzi manquait totalement de savoir pratique et d'économie. Aussi, toutes ses entreprises échoueront-elles misérablement.

Au milieu de toutes ces tergiversations, les idées de rénovation politique et sociale qui agitaient en ce moment tous les pays et la France surtout, ces idées avaient pénétré bien avant dans l'esprit de notre infortuné agriculteur. Il avait puisé dans la lecture des ouvrages de J.-J. Rousseau, surtout de l'*Emile* et dans ses relations avec les membres de la *Société helvétique*, les aspirations philanthropiques qui lui suggèrent l'idée d'utiliser Neuhof pour un orphelinat agricole. C'est le contact des enfants réunis dans sa ferme qui lui révélera son génie et sa vraie vocation. Il sera éducateur. Désormais, toute son activité intellectuelle, toutes ses pensées, ses aspirations prendront une même direction. Il ne rêve plus que pédagogie. Tirer les populations rurales de leur ignorance, sortir les pauvres de leur misère par une bonne éducation, voilà son idéal. Et rien ne pourra l'en tirer, ni les insuccès, ni les contrariétés de tout genre, ni les tracasseries les plus cuisantes. Plus d'une fois ceux qui l'entourent le traiteront d'insensé. Mais cet idéal, au service duquel il mettra toutes les ardeurs de son cœur et toutes les clartés de son génie, fera de ce fou l'un des plus grands hommes de la Suisse.

L'institut de Neuhof, où une quarantaine d'enfants pauvres apprenaient à lire, à écrire et à calculer, s'initiant à diverses petites industries : filage de coton, tissage et teinture des étoffes, ne devait pas durer plus de deux ans. Il aboutit à une crise financière qui en amena la dissolution. Les enfants furent rendus à leurs parents et Pestalozzi resta dans le plus sombre dénûment.

C'est alors que, sur les conseils de quelques amis, il se fit écrivain. Son roman *Léonard et Gertrude* eut un succès inespéré. Il lui apporta quelques ressources pécuniaires et fit connaître le nom de son auteur en Suisse et dans toute l'Allemagne. Ce premier ouvrage fut suivi d'un grand nombre d'autres publications consacrées, pour la plupart, aux questions d'éducation, mais il ne retrouva plus le même succès.

Il ne sortit de sa retraite de Neuhof qu'en 1798, à l'appel du Directoire helvétique, qui avait dû créer un orphelinat à Stans pour recueillir les pauvres victimes de la cruauté de Schauenbourg dans l'insurrection du Nidwalden.

Il n'y fut que huit mois et nous le retrouvons, l'année suivante, à Berthoud, à la tête d'une école normale qui sera transportée à

Yverdon, en 1805, après des vicissitudes et des difficultés trop longues à raconter.

Malgré le discrédit que ces continuels changements et ces insuccès jetaient sur ses entreprises, le nom de Pestalozzi grandissait au dehors et attirait l'attention de l'Europe entière. Les ouvrages avaient répandu son nom au loin et fait affluer autour de lui les élèves et des hommes d'école de tous les pays qui venaient se renseigner et étudier les méthodes pestalozziennes.

Parmi ses collaborateurs, plusieurs étaient appelés à une célébrité plus ou moins grande. Citons les noms de Frœbel, le fondateur du *Jardin d'enfants*, qui passa deux années auprès de notre grand pédagogue et qui lui emprunta l'idée de sa méthode ; Krüsi, l'un de ses premiers compagnons et qui devait, plus tard, diriger l'école cantonale d'Appenzell ; Niederer, auteur de diverses publications ; Ramser, le futur auteur de l'*Histoire de la pédagogie ;* Jullien et Boniface, deux éducateurs français d'un grand mérite, etc.

Quant aux visiteurs illustres, ils sont innombrables ceux qui ont passé à Yverdon. La méthode de Pestalozzi était essayée à la fois à Madrid, en France par les soins du Maine de Biran, au Danemark, en Suède, en Bavière, en Prusse, en Hollande, à Naples, etc., du vivant même de son auteur. En 1809, Pestalozzi s'adressa à la Diète suisse réunie à Fribourg, sous la présidence du landamman d'Affry, pour lui demander « une marque publique d'attention en faveur de l'Institut d'Yverdon ». La Diète accueillit la demande de Pestalozzi et désigna trois commissaires chargés d'aller examiner son Institut et d'en faire un rapport. Ce furent Abel Mérian de Bâle, membre du Petit Conseil du canton de Bâle ; le Père Girard, alors directeur des écoles de la ville de Fribourg, et Frédéric Trechsel, professeur de mathématiques à Berne.

Les commissaires passèrent plusieurs jours à Yverdon et inspectèrent à fond le célèbre Institut. C'est le Père Girard qui fut chargé de la rédaction du rapport. Ce rapport fut publié aux frais de la Diète, en français et en allemand.

Il nous donne d'intéressants détails sur l'organisation extérieure et intérieure de l'Institut en 1809. En ce moment, l'Ecole d'Yverdon comptait 165 élèves, dont 137 pensionnaires logés et nourris au château et 28 externes ; 78 étaient Suissses et 87 étrangers. Dans une maison voisine du château se trouvait un institut de jeunes filles,

placé sous la direction d'une institutrice, aidée de la collaboration de plusieurs maîtres.

L'Ecole normale proprement dite comprenait 32 élèves venus pour s'initier aux méthodes pestalozziennes et l'Ecole normale des maîtresses comptait une douzaine d'élèves. Pestalozzi avait autour de lui en ce moment plus de 30 collaborateurs. Dans son travail, le Père Girard passe en revue les différentes branches enseignées dans l'Institut. Pour la langue maternelle, il ne signale rien de nouveau, rien d'important. Les mathématiques : géométrie, algèbre, calcul, étaient très avancées, grâce surtout à Schmid, chargé de cet enseignement. La géographie était sur un bon pied, mais elle avait pris une importance exagérée. Les méthodes employées pour le dessin, le chant et l'histoire naturelle étaient originales. L'enseignement religieux laissait à désirer.

En terminant, le Père Girard fait une réflexion qui irrita vivement les collaborateurs de Pestalozzi :

« Toujours nous regretterons, dit-il, que Pestalozzi ait été jeté hors de la modeste carrière qu'il avait choisie avec tant d'amour et de zèle. Cette école primaire, modèle de toutes les autres, ne sera donc qu'une pensée dans sa vie inquiète et laborieuse, une belle pensée, sans doute, qui honorera son cœur et fera vivre sa mémoire. Sachons rendre justice aux intentions, aux efforts, à la persévérance ; profitons de ses idées utiles, suivons les exemples que l'on nous a ménagés et plaignons les destinées d'un homme qui, contrarié sans cesse par les événements, n'a jamais pu faire précisément ce qu'il voulait. »

Mais avant de quitter cet Institut d'Yverdon qui devait se dissoudre tristement en 1825 par suite des rivalités et des violentes disputes entre Pestalozzi et Schmid, d'une part, et Niederer, Krüsi, Næf, etc., d'autre part, disputes qui eurent, à plus d'une reprise, leur dénouement devant les tribunaux, empruntons aux *Souvenirs* de l'historien vaudois Vuillemin, une page curieuse consacrée à Pestalozzi.

« A huit ans, raconte cet auteur, j'entrai dans l'Institut Pestalozzi (à Yverdon). Représentez-vous un homme très laid, les cheveux hérissés, le visage fortement empreint de petite vérole et couvert de taches de rousseur, la barbe piquante et en désordre, jamais de cravate, les pantalons mal boutonnés, tombant sur des bas qui, à leur tour, descendaient sur de gros souliers ; la démarche pantelante, saccadée ; puis, des yeux qui tantôt s'élargissaient pour laisser échapper l'éclair, et tantôt se refermaient pour se prêter à la contemplation intérieure, des traits qui parfois exprimaient une tristesse profonde et parfois une béatitude pleine de douceur ; une parole ou lente ou précipitée, ou tendre ou mélodieuse, ou qui s'échappait comme la foudre : voilà quel était celui que nous nommions notre *père Pestalozzi.* »

« Tel que je viens de vous le dépeindre, nous l'aimions ; nous l'aimions tous, car tous il nous aimait ; nous l'aimions si cordialement

que, nous arrivait-il d'être quelque temps sans le voir, nous en étions attristés, et que, venait-il à apparaître, nos yeux ne pouvaient se détourner de lui. »

En 1825, l'illustre vieillard se retirait dans sa maison de Neuhof où il pensait terminer tranquillement son existence agitée, en écrivant son autobiographie et en mettant la dernière main à plusieurs de ses ouvrages qui étaient inachevés. Mais, là encore, la calomnie et les tracasseries vinrent troubler sa retraite et abréger sa verte et féconde vieillesse. Le chagrin le tua le 17 février 1827.

Il nous reste à apprécier son œuvre et à indiquer ses principaux titres aux honneurs que la Suisse lui décerne en ce moment. Ce qu'il y a de vraiment grand dans notre pédagogue, c'est l'inaltérable dévouement au peuple et, dans le peuple, à ce qu'il y a de plus humble, c'est-à-dire aux ignorants, aux pauvres, aux malheureux. « Tout mon cœur appartient à ma patrie, écrivait-il, en 1767, à la future compagne de sa vie, je risquerai tout pour adoucir les souffrances et les misères de mes concitoyens. » Ce sont ces sentiments de philanthropie qui lui inspirèrent toutes ses entreprises et qui le soutinrent à travers toutes les tracasseries et tous les labeurs de son existence.

Cependant, il est impossible de dissimuler la grave lacune qui existait dans son système d'éducation. Bien que Pestalozzi se montre chrétien dans ses discours et dans ses écrits pédagogiques, néanmoins la religion n'occupait pas la place qui lui revient. Elle doit être l'âme de l'école, parce qu'elle seule a l'autorité voulue pour imposer à notre foi la connaissance du but vrai de la vie et des sanctions propres à nous maintenir dans le chemin du devoir et parce qu'aux stimulants humains insuffisants par eux-mêmes, elle ajoute l'adjuvant le plus efficace qui consiste dans les secours surnaturels.

Quant à la pédagogie proprement dite, on peut dire que Pestalozzi, malgré certaines erreurs, a été l'un des premiers à nous en faire connaître les fondements, soit en scrutant la nature de l'enfant, soit en recherchant les lois psychologiques du développement de ses facultés. Il a été en quelque sorte le Lavoisier de la science de l'éducation. Si l'on a ouvert la voie à la chimie moderne en faisant connaître quelques-unes des lois qui président à la composition des corps, et s'il a ainsi contribué au renouvellement de l'agriculture, de la médecine, de l'industrie, Pestalozzi, lui, a été l'initiateur des méthodes qui ont réformé l'instruction populaire, en s'affranchissant de la routine et en établissant la théorie de l'instruction sur ses véritables bases, c'est-à-dire sur la psychologie de l'enfant. C'est lui qui, en particulier, a mis en honneur l'enseignement intuitif et qui en a gradué la marche. S'il a fait fausse route pour ce qui concerne la lecture et d'autres branches, nous lui devons, par contre, la vraie méthode dans l'enseignement du calcul, du dessin, de la géographie, des sciences naturelles et des travaux manuels.

Avant lui, on peut le dire sans exagération, la pédagogie n'était

qu'un art, il en a fait une science avec ses principes, ses lois, ses théories et ses applications.

Pour tous ces bienfaits et à tous ces titres, nous pouvons dire : Honneur et reconnaissance à Pestalozzi !

RAPHAËL HORNER.

PESTALOZZI, PÈRE DES PAUVRES

Le père d'Henri Pestalozzi était médecin. Il dissipa sa fortune, si bien qu'à sa mort, sa pauvre veuve dut faire les plus grands sacrifices pour élever ses enfants. Le jeune Henri connaissait cette situation ; il pouvait la comparer avec celle de ses camarades, la plupart enfants de familles aisées, et peut-être trouverait-on là l'origine du grand amour des pauvres qu'il manifesta dans la suite. Il se mit même à étudier le droit « afin de s'enfoncer dans la bataille en faveur des pauvres ».

Etant tombé malade d'un excès de travail, Pestalozzi consulta un médecin qui lui conseilla de se rendre à la campagne. Il se rendit donc chez son grand-père, pasteur à Höngg, près de Zurich.

La vie tranquille et paisible du paysan lui plut et il décida de se vouer à l'agriculture. Dès qu'il fut rétabli, il partit pour Kirchberg, près Berthoud, où il entra chez un grand propriétaire, Tschiffeli. Il y travailla avec ardeur, mettant la main à tout, du matin au soir. Au bout de dix mois d'apprentissage et plein d'enthousiasme, Pestalozzi rentra à Zurich, puis, en 1768, acheta entre Reuss et Aar, un très grand terrain. Bientôt il se maria, mariage dont il eut un fils, puis entreprit la construction d'une maison d'habitation au centre de son domaine et qu'il appela Neuhof. Il ne put, toutefois, y entrer qu'en 1771. En attendant, il occupait un logement à Mülingen, sur la Reuss.

C'est de Mülingen, qu'il se rendait chaque jour sur ses terres, à une lieue de là. Il y cultivait la garance, en espérait un important bénéfice, et rêvait de faire, en outre, de la culture maraîchère en grand, dont il écoulerait les produits dans les marchés des villes voisines. Mais le sol étant tout à fait impropre à ces cultures, il remplaça la garance par le trèfle et établit une fromagerie. Voulant à tout prix réussir, Pestalozzi entreprit le filage et la fabrication d'étoffes de coton. Cette nouvelle entreprise ne réussit pas mieux, si bien qu'il fut accablé de soucis et que sa femme dévouée dut consacrer tout son avoir à sauver la situation.

Au moment où il voyait sa fortune compromise, Pestalozzi, ému par les troupes d'enfants affamés qui parcouraient la contrée en mendiant, chercha, avec sa noble épouse, comment on pourrait les arracher à la misère et à la mendicité. Il lui vint l'idée d'occuper ces enfants et de les élever par le travail et pour le travail. Les jeunes